



20 Juin 2021
12° dimanche du T O.

Une Lanterne n°283

1° lecture du Livre de Job (38, 3-8)

Du milieu de la tempête, le Seigneur dit à Job : « Je vais t'interroger et tu m'instruiras. Où étais-tu quand je fondais la terre ? Dis-le moi, si tu es si savant ? Qui donc a retenu la mer avec des portes quand elle jaillit du sein de l'abîme, quand je fis de la nuée son vêtement et l'enveloppai de nuages pour lui servir de langes ? J'ai brisé son élan, j'ai fermé les portes de l'abîme. Je lui ai imposé des limites et arrêté l'orgueil de ses flots ! Alors, que réponds-tu ? » Job dit alors au Seigneur : « Je ne fais pas le poids. Je mets la main sur ma bouche et ne dirai plus rien, car je ne suis que poussière et cendre ».

Le Livre de Job est l'aboutissement d'un long travail rédactionnel. Au VI° av. J.-C., Ezékiel mentionne Job à côté de Noé et de Daniel, et voit en lui un juste exemplaire (Ez 14,14.20). Peut-être que le prophète a sous ses yeux une ancienne version du récit de Job qui relate comment ce personnage légendaire, alors qu'il a tout perdu, tient bon dans le malheur et retrouve prospérité grâce à l'aide de Dieu, de ses proches et de ses connaissances. Il semble que le texte primitif, très court (une fable) soit repérable dans le livre actuel : Jb 1,1-5 et 13-22 + 45,11-16.

L'essentiel de la partie poétique du livre actuel, qui se trouve dans les chapitres 3 à 31 et 38 à 41, date du V° s. av. J.-C. : ici, c'est la maladie, et non la perte de ses biens, qui fait le malheur de celui qui souffre. Le récit primitif et la partie poétique rédigée en vers ont vraisemblablement été rattachés au IV° s. av. J.-C. Là furent introduits les passages de Jb 1,6-12 et 25,1-13.

Enfin, 3 siècles avant Jésus, des ajouts, plus particulièrement les discours d'Elihu (§ 32 à 37) vinrent compléter l'ensemble. Tel est selon les spécialistes (étude du vocabulaire, des unités de sens, ...) la plage de temps qu'il a fallu à ce livre pour se former, écrit Thomas Krüger, bibliste, professeur de théologie au séminaire de Zurich.

Job, qui est manifestement une figure fictive dont les bonheurs comme les malheurs sont poussés à l'extrême, sert à exposer le problème de la souffrance infligée à des innocents et à réfléchir à des questions qui en découlent : Est-ce la justice ou l'injustice qui l'emporte dans le monde et dans la vie ? Dieu est-il responsable de tel ou tel état de fait ?

Ces questions ont été déjà abordées plusieurs siècles avant le livre de Job, en Mésopotamie et en Egypte. Les réponses élaborées alors se retrouvent dans notre livre.

Cependant, le livre de Job se termine par une fin heureuse, qui laisse de nombreuses questions ouvertes. C'est peut-être là l'intention même de ce livre que de montrer que les questions sur la souffrance et l'injustice restent et doivent rester ouvertes. Il serait en effet hautement discutable de vouloir recourir à des explications religieuses pour trouver des accommodements avec la souffrance et les injustices dans le monde, plutôt que de protester contre elles et d'essayer de s'y opposer concrètement, conclut Thomas Krüger.

Dans notre texte, Job qui avait tenté de mettre Dieu au défi, se montre incapable de répondre aux questions que Dieu lui pose. Il devra reconnaître qu'il ne peut émettre de jugement, et finit par se taire : Le mystère demeure !

Toute la journée, Jésus avait parlé à la foule. Le soir venu, Jésus dit à ses disciples : « Passons sur l'autre rive. » Quittant la foule, ils emmenèrent Jésus, comme il était, dans la barque, et d'autres barques l'accompagnaient. Survient une violente tempête. Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait. Lui dormait sur le coussin à l'arrière. Les disciples le réveillent et lui disent : « Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ? » Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : « Silence, tais-toi ! » Le vent tomba, et survient un grand calme. Jésus leur dit : « Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi ? » Saisis d'une grande crainte, ils se disaient entre eux : « Qui est-il donc, celui-ci, pour que même le vent et la mer lui obéissent ? »

Malgré des liens rédactionnels, le récit de la tempête apaisée est clos sur lui-même et provient d'une tradition isolée. L'idée que la divinité vienne aider les marins en détresse est courante dans l'Antiquité, puisqu'il existe deux anecdotes comparables à celle-ci concernant, l'une, César, et l'autre, Pythagore. Même si elle s'inspire d'un thème de la religion populaire hellénistique, l'histoire de la Tempête apaisée s'enracine dans les parages du lac de Tibériade et referme un écho de la réputation acquise par Jésus dans le petit monde des pêcheurs galiléens, où il avait acquis une réputation de thaumaturge.

Le récit s'ancre dans une réalité locale. En effet, les vents du sud-ouest s'engouffrent parfois avec violence dans la dépression au fond de laquelle se trouve le lac, provoquant de soudaines tempêtes, qui s'arrêtent très vite.

Mc emprunte ici une tradition populaire qu'il reproduit telle quelle. Le vocabulaire est celui des exorcistes, écrit Etienne Trocmé. La conception quasi animiste du récit (qui fait de la mer une réalité vivante à qui l'on parle) ne l'embarasse pas, alors que Mt et Lc, en reprenant son récit, éliminent le double impératif adressé à la mer !

Mc reste donc très proche de la mentalité populaire et tient à insérer les récits de miracles à l'état brut, pour souligner le côté non élitiste de l'action missionnaire : elle s'adresse à tous, même au peuple des campagnes et non pas qu'à une élite sociale ! La nature maléfique des puissances qui se cachent dans le vent et dans la mer, est ici considérée comme une évidence, ce qui correspond bien au penchant dualiste de la religion rurale galiléenne.

Le narrateur populaire attribue à Jésus, l'autorité que l'Ancien Testament attribuait à Yahvé. Mc se sert en tout cas de cet épisode d'une tradition populaire pour appeler les chrétiens à ne pas avoir peur dans leur activité missionnaire : le Ressuscité est présent à leur côté, même s'il semble absent (ce que sous-entend le sommeil de Jésus). Qu'ils ne craignent pas de partir en mission car Jésus est avec eux et les gardera de tout danger.

D'un phénomène météorologique, connu sur le lac, qu'une tradition a changé en miracle attribué à Jésus, Mc n'a pas voulu faire une confession de foi, mais poser une question à ses lecteurs : Dieu se cacherait-il, en Jésus ?

Dans la mentalité antique, la nuit passe pour un moment propice au déchaînement des forces du mal. De plus, chez les terriens qui ont peur de la mer, les eaux profondes sont le lieu par excellence où résident les puissances démoniaques, écrit Jacques Hervieux. A cela il faut ajouter que *l'autre rive* dont parle le texte, est le territoire hostile des païens. Voilà donc les disciples embarqués pour ce qui ressemble à une rude épreuve. Avec la tempête qui survient, la situation de ces derniers devient pathétique. Il semble que « *si bien que déjà la barque se remplissait* » soit un ajout de Mc au texte primitif, en ce sens.

A l'affolement des amis de Jésus, le rédacteur oppose, comme en gros plan, l'inconscience sereine du maître : il dort ! Réveillé, il « exorcise » la mer, comme il a exorcisé l'homme tourmenté de Capharnaüm (1,23). Mais le maître reproche à ses amis leur peur et leur manque de foi. Voilà la touche de Mc à l'adresse de sa communauté secourue qui risque de se replier, de s'enfermer et de perdre sa dimension missionnaire. Car la tempête survient après que Jésus aie voulu emmener ses amis en mission auprès de païens ! On peut donc se demander si les premiers chrétiens de Rome, ne ressentaient pas la transmission de la Bonne Nouvelle à leurs contemporains comme une entreprise redoutable, écrit ce bibliste.

La « journée » des paraboles se termine, une nouvelle phase commence. On s'embarque pour la Décapole. Jésus donne l'ordre de passer sur l'autre rive, mais ce n'est pas lui qui dirige la manœuvre : il se confie aux disciples qui le prennent avec eux, *comme il était*

Le récit est bien encadré : Et survient un grand vent Et survient un grand calme. Tout se passe entre ces deux « évènements ». Mais l'histoire ne finit pas là !

En effet, c'est au moment où tout se calme et se termine, que Jésus révèle à ses disciples qu'ils ont peur, car la foi leur manque. On songe ici au récit du livre de Jonas, où le manque de foi du prophète provoque une tempête que Dieu apaise, alors qu'une grande crainte s'empare de ses compagnons de voyage (Jon 1,3-6.15-16). Ce manque de foi se manifeste par le fait que les disciples se sont adressés à leur « Maître » ; ils n'ont pas encore reconnu en lui la puissance de Dieu. Ils sont saisis d'une grande crainte parce que, si l'opposition des flots est vaincue, celle de leur liberté humaine est seulement ébranlée : car les forces maléfiques ne peuvent être totalement vaincues dans le cœur humain, que s'il se confie à celui à qui même le vent et la mer obéissent. Pour l'heure l'apaisement des tempêtes du monde provoque une question : Qui est-il donc celui-ci ?
P. Jean Radermakers, s.j.

Notes explicatives de Camille Focant, professeur du N. Testament, à l'Université catholique de Louvain-la-neuve.

Le coussin sur lequel dort Jésus est celui où s'asseyait l'homme qui tenait la barre.

Il faut noter l'emploi de l'adjectif grec (*mégas*) : « grand » : grande tempête (méga tempête), ... grand calme (méga calme), ... grande crainte (méga crainte).

Le lien avec le récit de Jonas est repérable : Jésus dormant rappelle l'attitude de Jonas endormi au fond du bateau ; le capitaine réveille Jonas afin qu'il prie son Dieu, comme les disciples réveillent leur maître pour qu'il ne les laisse pas périr. Ces références font soupçonner que le rédacteur de ce récit s'est sans doute librement inspiré de l'histoire de Jonas.

De manière fort peu réaliste, le narrateur dépeint Jésus en train de dormir à la poupe du bateau, alors que les vagues se ruent à son assaut et commencent à la remplir.

Ce récit suggère peut-être que lorsque Jésus dort, la place est laissée aux puissances en furie... Y aurait-il ici une allusion à la Pâque de Jésus ? Car le verbe *réveiller* suggère la résurrection !

L'interpellation des disciples ressemble beaucoup à un cri de panique, ou à un appel à l'aide, mais il n'est pas une prière. Nous sommes loin de la phrase quasi liturgique que donne Mt dans son texte parallèle qu'il a puisé à Mc : « Seigneur, sauve-nous car nous sommes perdus ! »

On trouve des parallèles à cet épisode dans le monde gréco-romain : les récits de dieux et déesses sauvant des périls de la mer sont fréquents en une époque où les voyages en bateau sont particulièrement risqués, en raison de la fragilité des embarcations.

Si les miracles de guérison ont pour fonction d'attester la venue du Règne/Royaume de Dieu, dans la personne et les activités de Jésus, les miracles de nature ont une fonction christologique : ils déploient un aspect de la réflexion sur l'identité de Jésus. Il faut aussi noter que ce récit s'apparente, par certains motifs, à un exorcisme. Cela confirme d'ailleurs le propos christologique : on veut montrer que le Christ, reconnu en Jésus, a autorité sur les puissances de la mer, considérées alors comme résidence des démons.

En appelant Jésus « maître » les disciples révèlent leur déficience pour reconnaître en Jésus, le Christ, Fils de Dieu : ce n'est pas leur Seigneur qu'ils invoquent ici !

Or, l'action de Jésus sur la mer rappelle le psaume 106, 9 où Dieu menace la mer qui se retire alors. C'est donc bien d'une théophanie (une manifestation de Dieu) dont il est ici question, écrit Elian Cuvilier. Car si Jésus a autorité sur la mer, c'est qu'il est Dieu, agissant comme sauveur, comme autrefois Yahvé pour sauver son peuple de l'Égypte. C'est la révélation même du divin que Mc suggère ici. Il y a donc dans ce texte une christologie élaborée, supérieure à celle des esprits impurs, car Jésus est plus que le « saint de Dieu » comme ils l'ont dit en Mc 1,2.

Mais cette manifestation de l'autorité divine de Jésus ne suffit pas à lever le voile sur son identité : « Qui est-il donc, celui-ci ? »

Homélie pour le 12^e dimanche (le 20, 9h30 à Luc-sur-Orbieu)

Les récits qui ont servi de base à la rédaction des Evangiles, furent écrits pour des chrétiens juifs. Pour comprendre le passage de ce jour, il est donc important de connaître les représentations symboliques de ce peuple dont Jésus fait partie. Car, sans une connaissance de cet imaginaire collectif biblique comment saisir le sens de nos textes ? Ainsi, pour les Sémites, « la mer », et plus globalement « les eaux », sont un peu l'équivalent de ce que nous mettons derrière le mot « enfer ».

Parce que ces peuples étaient depuis des millénaires forgés par une vie pastorale et agricole, ils avaient à l'égard des eaux et de la mer une relation plutôt négative. Elles étaient des éléments inhospitaliers : tempêtes maritimes, raz-de-marée, inondations apparaissaient comme des manifestations des forces du Mal.

Ainsi, à plusieurs reprises, la Bible fait-elle allusion à ce caractère néfaste, démoniaque et dangereux de ces éléments. Qui ne connaît le récit de Noé, ou celui de la traversée de la Mer Rouge, quand les égyptiens sont submergés et avalés par les eaux.

Dans les évangiles, lors de l'exorcisme d'un possédé, les esprits mauvais se réfugient dans des porcs qui se ruent dans le Lac de Galilée, rejoignant ainsi leur domaine. Enfin précisons que la situation géographique de ce lac, fait que de violentes bourrasques imprévues y provoquent de véritables tempêtes ! Bref, dans la Bible, « la mer » et « les eaux » sont symboles des puissances du Mal. Nous devons donc interpréter cette tempête nocturne comme le déchaînement des forces maléfiques.

Jésus a sans doute essuyé un jour une tempête, alors qu'il était dans une barque traversant le Lac. Et si tous ont pu arriver à destination sains et saufs, on peut comprendre que, plus tard, bien après Pâques, cet événement ait pris une ampleur significative : C'est grâce à lui que tous s'en sont tirés ! Ainsi naquit un récit populaire, incorporé avec ceux des miracles de Jésus. Le rédacteur de l'évangile de Marc l'a retenu mais aussi retravaillé, pour donner du sens théologique au texte.

Marc rapproche ainsi le récit de la tempête apaisée avec celui de Jonas. Car pendant la tempête, Jonas dormait et les autres viennent le réveiller ! Ainsi va-t-il faire dormir Jésus, et le faire réveiller par ses amis Mais ce sommeil, pour Marc, devient « théologique » : il évoque celui de la mort. En fait, l'évangéliste nous donne ici une annonce voilée de la Passion de Jésus.

En effet, ce sommeil, de nuit, au milieu du déchaînement des forces du mal, est à lire en lien avec la croix, l'heure des ténèbres. Ce sommeil évoque l'endormissement de Jésus dans la mort, et le « réveil » de Jésus évoque sa Résurrection. Le voici alors, qui commande à la mer, aux puissances du Mal, préfiguration de la victoire pascale. Cependant, il y a plus : c'est que ce récit vient éclairer le symbolisme du baptême - mot qui signifie « immersion ». Car le baptême immerge dans la Pâque de Jésus, fait passer par son sommeil et son réveil, par sa mort et sa résurrection !

Mais ce texte est « Parole » qui nous rejoint, aujourd'hui. Car, il y a dans nos vies, des tempêtes de toutes sortes, - et la Covid en a provoqué plus d'une ! Mais nous savons aussi que celles qui se passent dans notre tête, atteignent tout le monde. En effet, nous sommes tous secoués à des moments, un jour ou l'autre, par ce que l'on appelle le Mal. Confrontés à la maladie, à la souffrance et à la mort, affrontés à l'échec de nos rêves et de nos projets, il nous arrive parfois de demander des comptes à Dieu, parce que nous pensons qu'il est le grand responsable de nos malheurs, ou qu'il nous punit ! N'entendons-nous pas parfois : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? ... »

En réalité, et c'est un comble, nous accusons celui qui, bien au contraire, par son silence, veut nous faire comprendre que nous avons en nous la force de faire taire l'orage, de calmer la tempête, d'apaiser la révolte, de nous remettre debout, de chasser les nuages pour enfin voir apparaître une étoile dans notre ciel ténébreux ! La seule condition, c'est de lui faire confiance ; c'est de croire que Dieu a déjà mis en nous la force de tout surmonter. La réponse à nos tempêtes n'est donc pas extérieure, elle est en nous.... Encore faut-il oser aller la chercher dans notre cœur pour redevenir sereins.